

Penser la Terre, vivre la déterritorialisation – la poétique « territoriale » de Bruno Durocher

Territorialiser, selon Deleuze et Guattari, c'est créer son territoire, le baliser, se l'approprier et le décrire à l'aide de signes. C'est dans la territorialité que s'enracine tout mouvement, toute organisation, toute relation : « Tout agencement est d'abord territorial. La première règle concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils enveloppent, car il y en a toujours une : dans leur poubelle ou sur leur banc, les personnages de Beckett se font un territoire. Découvrir des agencements territoriaux de quelqu'un, homme ou animal : "chez moi" »¹. Ces agencements territoriaux croisent trois mouvements – la territorialisation, la déterritorialisation et la reterritorialisation. La dynamique de leur développement est rhizomatique ; contrairement aux arbres, elles progressent dans toutes les directions, sans en définir une, opèrent les jonctions et cadences les plus surprenantes, sans jamais retrouver leur origine ou leur bout. En effet, il serait impossible de dire lequel de ces mouvements était le premier : « On ne peut même pas dire ce qui est premier, et tout territoire suppose peut-être une déterritorialisation préalable ; ou bien tout est en même temps »². La

¹ G. Deleuze, F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2, Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 629. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *MP*, la pagination après le signe abrégatif.

délimitation d'un territoire est donc d'une double nature : c'est non seulement l'occupation d'un espace concret, vital, mais aussi tout un travail de signes. Travail qui en fait une sorte d'activité artistique : « Peut-on nommer Art ce devenir, cette émergence ? Le territoire serait l'effet de l'art. L'artiste, le premier homme qui dresse une borne ou fait une marque » (MP, 388).

La philosophie de Deleuze et Guattari décrit et explique les structures et mécanismes qui régissent le monde humain et animal. Leurs thèses se sont répandues dans plusieurs disciplines et, par conséquent, se sont déterritorialisées, ont perdu leur signification première après avoir changé de points de repère. Ceci est aussi le cas de cet article, où notre définition des processus de territorialisation, déterritorialisation et reterritorialisation se limitera à deux plans bien précis. D'un côté, il s'agira d'un mouvement physique sur la carte géographique, d'un voyage fait et relaté ; de l'autre, on questionnera l'effort littéraire de créer ou plutôt de recréer un territoire perdu. Ceci nous conduira à observer ces « agencements territoriaux de quelqu'un », pour en découvrir cet espace « chez moi » qui émerge de l'œuvre littéraire de Bruno Durocher, auteur par excellence « déterritorialisé », dont la création littéraire semble exercer la fonction de la ritournelle Deleuzienne : « Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson. Celle-ci est comme l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos » (MP, 382).

² G. Deleuze, F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Minuit, 1991, p. 66.

Traverser l'espace

Né en 1919 à Cracovie, Bronisław Kamiński publie ses deux premiers recueils poétiques en polonais, à l'âge de 17 ans. On le nomme « le Rimbaud polonais »³ et les critiques le comparent aux fameux Stanisław Ignacy Witkiewicz, Bruno Schulz et Witold Gombrowicz⁴. En 1939, il est arrêté par la Gestapo et est emprisonné dans le camp de Mauthausen Gusen, n'échappant à la mort que grâce à la confusion de noms survenue lors de son arrestation⁵. En 1945 il quitte la Pologne pour la France et, dans un geste d'abandon du passé, il décide de n'écrire qu'en français et de devenir un poète français, Bruno Durocher. « La Pologne est morte en moi emportée par le souvenir de mes morts / la langue polonaise est morte en moi avec l'image de ma mère violente et assassinée par les paysans / car elle était Juive ma mère »⁶ – déclare-t-il et... il continue à écrire en polonais ; le volume *Obraz człowieka (L'Image de l'homme)*, comptant plus de 500 poèmes, dont plusieurs sont des traductions de poèmes français, ne sera pourtant jamais publié⁷. Son œuvre est donc au moins triplement palimpsesté : les poèmes écrits dans les années 30 à Cracovie, perdus pendant la guerre en Allemagne, sont ensuite, à Paris, réécrits et publiés en français et recréés, sans être publiés, en polonais. Ce décalage, chronologique, identitaire et territorial, axera autour de ces questions la création poétique de Durocher.

³ J.-P. Mestas, *La forme du jour*, Paris, Caractères, 1975, p. 21

⁴ *Ibidem*, p. 22. Ces critiques, citées par J.-P. Mestas, n'ont pas laissé de traces dans les archives polonaises.

⁵ Pour en savoir plus sur l'auteur et sa poésie concentrationnaire, référez-vous à l'article : J. Bodzińska-Bobkowska, « Devenir Durocher ou résister à l'extermination dans et par l'écriture. La poésie concentrationnaire de Bronisław Kamiński / Bruno Durocher », [dans :] *Cahiers ERTA*, n° 10, p. 87-97.

⁶ B. Durocher, *Résurrection*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, Paris, Caractères, 2012, p. 124.

⁷ Ce volume nous a été confié pour des fins d'analyse par la famille de l'auteur.

Cette dernière – la question territoriale – nous intéresse ici particulièrement.

En créant ses espaces littéraires Bruno Durocher oppose souvent le fermé à l'ouvert, l'intérieur à l'extérieur. Ainsi, aux espaces clos : classe d'école, cellule, chapelle, camp entouré de barbelés⁸, s'opposent récurremment des espaces ouverts, sans frontières : horizons, paysages, forêts, mers, montagnes et le vaste Monde⁹. Ils sont, actualisant la dichotomie classique entre la nature bienveillante et la culture oppressante, identifiés avec la liberté. C'est le cas du fragment où le narrateur-poète, en été 1939, regarde un des derniers transatlantiques s'éloigner vers l'Amérique du port de Gdynia :

L'homme qui se tient sur le quai de béton aux limites de la mer et du port regarde s'éloigner le navire et l'espérance. La mer se soulève jusqu'au dôme bleu de l'univers. L'homme contemple la silhouette du navire qui disparaît, un sourire tragique figé sur ses lèvres. (LH, 220)

La mer possède dans ce fragment des pouvoirs libérateurs. Pouvoirs qu'elle déploiera après, pour effacer le souvenir de la catastrophe vécue.

La mer balance le bateau qui emporte les espoirs cloués à cette pauvre chair, son image sur la Terre. Il s'éloigne de plus en plus de ce pays où il vient de passer plus de cinq pénibles et monotones années. Presque rien ne s'est passé dans sa vie. (LH, 330)

L'avère de ces espaces vivifiants et infinis est le clos, la prison, l'enfermement. Cette opposition surgit déjà dans le premier recueil poétique de Bruno Durocher : « Toujours la fenêtre ouvre le vaste monde / partout les hommes [...] les fleurs dans les jardins / la lune / les hommes dans les

⁸ Cf. B. Durocher, *Le livre de l'homme*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. Les mille bouches de l'homme*, Paris, Caractères, 2013, p. 126, 130, 150, 126, 151, 221, 224, 226, 231, 234, 233, 238, 349. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation LH, la pagination après le signe abrégatif.

⁹ Cf. *Ibidem*, p. 33, 145, 166, 207, 277.

prisons »¹⁰ et sur les premières pages de son autobiographie fictionnelle (*LH*, 144-145). C'est comme si, par la prolepse, l'auteur anticipait le passage du narrateur-poète par le camp de Mauthausen-Gusen et la prison parisienne, passage qui aura lieu dans les chapitres suivants du livre. L'« horreur des cellules » (*LH*, 144) devient un motif récurrent du « Livre de l'homme ». Le plus douloureux y est la fermeture – le prisonnier est immobile, il est donc hors vie¹¹ : « La vie passe et la cellule 302 dure » (*LH*, 369). La réponse à cet enfermement est corporelle, somatique :

Il n'avait échappé à cette mort collective que pour se traîner jusqu'à cette cellule 302. Deux mois sont écoulés, et déjà son corps respire à peine. Les maux de tête ne le quittent plus. L'estomac et les intestins se révoltent. Le cœur flanche. (*LH*, 376)

La liberté, « se trouver au carrefour de rues », le mouvement et le pouvoir de lui donner une direction, deviennent pour le prisonnier les valeurs suprêmes :

Comme il comprend ces gens qui sont capables de tout donner pour la liberté, de s'évader, de risquer leur vie et même celle des autres. Se trouver au carrefour de rues et pouvoir en suivant son caprice se diriger à gauche ou à droite, aller se coucher, ou se promener à travers la ville bariolée et respirer, respirer l'air des arbres et la rosée des herbes. (*LH*, 380)

L'accumulation de verbes de mouvement : s'évader, se trouver, se diriger, aller, se promener, est dans ce fragment une réaction à l'immobilité et l'enfermement. C'est une réaction qui est pourtant un pouls sous-jacent de tous les textes de Durocher. L'auteur, ayant passé 5 ans au camp de concentration, répète et conjugue sans fin les verbes : parcourir, traverser, errer, s'éloigner, chercher son chemin¹², comme si être en mouvement était le seul

¹⁰ B. Durocher, *Premières formes de l'étonnement*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme, op. cit.*, p. 55.

¹¹ Cf. référence 22.

¹² Cf. B. Durocher, *Nouvelle dimension de l'attente*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme, op. cit.*, p. 343, 344, 346, 357, 358, 360, 390, 400, 411, 423 ou B. Durocher, « Le livre de l'homme », *op. cit.*,

modus vivendi possible dans ce territoire déterritorialisé qu'il vit et qu'il décrit. La seule reterritorialisation possible.

Les agencements territoriaux

« Chacun – disent Deleuze et Guattari – à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche, ou rêve »¹³. Bruno Durocher organise ses territoires-fétiches, territoires-rêves et territoires-souvenirs, selon une logique centripète qui, selon Deleuze, est une des règles des agencements territoriaux : « C'est cela, agencer : être au milieu, sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur. Être au milieu »¹⁴. Le milieu absolu, le centre de l'Univers, c'est pour le poète la Terre sainte :

Il est écrit que d'Israël sortira le salut de l'humanité. Quand Dieu (que son nom soit béni !) a créé le monde, il l'a partagé en deux parties. L'une était fertile, l'autre était stérile. En son milieu se trouve la Terre sainte. Au milieu de la Terre sainte de trouve Jérusalem et Dieu est au centre de Jérusalem. (LH, 169)

Le centre du Vieux Continent, c'est la Pologne que le poète appelle « un espace au milieu de l'Europe » (LH, 266). C'est le pays de l'enfance, un souvenir pur, écrasé par l'histoire :

De l'inconnu vers l'inconnu / je marche à travers ce paysage de plantes et de minéraux / apparu dans la ville des rois de Pologne // Ma jeunesse a été bercée par le chant de ce peuple / j'ai aimé ce pays / où le fleuve gris chantait la nostalgie de la grande plaine / jusqu'à la défaite jusqu'à l'écrasement.¹⁵

p. 121, 123, 137, 150, 171, 209, 229.

¹³ G. Deleuze, F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, op. cit., p. 66.

¹⁴ G. Deleuze, C. Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 66.

¹⁵ B. Durocher, *Étranger*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, op. cit., p. 933. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation ETR, la pagination après le signe abrégatif.

Après la guerre, il ne reste de ce pays que des dénominations, une carte qui, dans ce cas, ne précède pas le territoire, mais se dresse sur ses décombres :

La vieille Pologne est enterrée, seules les mêmes dénominations sont restées pour couvrir la nouvelle réalité façonnée par la guerre, par la destruction, par les changements forcés. Qu'est donc devenue son enfance, cet attachement à ce quelque chose de primitif, qui a été emporté par l'histoire ? (*LH*, 316)

Le poète décide donc de quitter le pays natal, d'« extraire de sa gorge la langue polonaise » et de « changer le rythme de son cœur »¹⁶. Il note pourtant, parallèlement, en polonais :

Pas de langage plus proche de mon enfance / c'est une nécessité étrange / qui vorace et barbare / guide mes doigts // Dans ma tête « un courant » est « un courant » / et on y trouve une fable slave / le cœur doit s'en emplier doublement / un cantique du vent y chante, désinvolte / Dans mon langage – la Pologne / je la nomme pas, mais elle vit / un petit bois, Cracovie, un hameau / un moulin au vent dansant.¹⁷

On y voit un attachement à un pays qui n'existe plus, à un territoire-souvenir qui ne se recrée que dans les manuscrits polonais de l'auteur qu'il ne publiera jamais. Ainsi, son écriture s'engage dans le mouvement Deleuzien de reterritorialisation : « c'est tout simple, écrire. Ou bien c'est une manière de se re-territorialiser »¹⁸. S'engage et y participe :

Dans un livre comme dans toute chose il y a des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de déstratification. Les vitesses comparées d'écoulement d'après ces lignes entraînent des phénomènes de retard relatif, de viscosité, ou au contraire de précipitation et de rupture. (*MP*, 9-10)

¹⁶ B. Durocher, *Nouvelle dimension de l'attente*, op. cit., p. 337.

¹⁷ B. Kamiński-Durocher, *Obraz Człowieka*, 1989, inédit, p. 208. Trad. du polonais JBB. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée, dans notre traduction, seront marquées à l'aide de l'abréviation *OCZ*, la pagination après le signe abrégatif.

¹⁸ G. Deleuze, C. Parnet, *Dialogues*, op. cit., p. 89.

Tracer des lignes

Ainsi, les premiers recueils français de Durocher s'intitulent « *Chemins de couleur* » et « *Morceau de Terre* » et son autobiographie fictionnelle, « *Le livre de l'homme* », s'ouvre par le passage : « La chambre, comme une barque, entrain dans l'espace. Un bras de lumière sortait par la fenêtre. Chaque atome de clarté et d'obscurité apportait des événements » (*LH*, 120). La dynamique de l'espace dans lequel pénètre le lecteur (avec le héros – nouveau-né) est construite autour des verbes de mouvement entrer – sortir – apporter qui laissent, chacun, une trace du chemin fait : « Il y a des millions d'enfants, chacun d'eux a sa propre vie et sa propre route à suivre. Les routes se croisent » (*LH*, 125). Ces routes, il faut ensuite les parcourir : « Ses jambes agiles s'apprêtent à parcourir mille horizons et mille mirages. L'espace est devant lui comme une ligne droite » (*LH*, 404). Il s'agit donc d'un champ sillonné de lignes qui, tracées par l'individu ou venues de l'extérieur, s'imposent, couvrent l'espace et en créent une sorte de carte. C'est un processus mis en évidence par les auteurs de « *Mille Plateaux* » : « Individus ou groupes, nous sommes traversés de lignes, méridiens, géodésiques, tropiques, fuseaux qui ne battent pas sur le même rythme et n'ont pas la même nature. Ce sont des lignes qui nous composent [...]. Car, de toutes ces lignes, certaines nous sont imposées du dehors, au moins en partie. D'autres naissent un peu par hasard, d'un rien, on ne saura jamais pourquoi. D'autres doivent être inventées, tracées, sans aucun modèle ni hasard : nous devons inventer nos lignes de fuite si nous en sommes capables, et nous ne pouvons les inventer qu'en les traçant effectivement, dans la vie » (*MP*, 247). Ainsi les méridiens et tropiques, chemins, rues et routes constituent des motifs récurrents chez Durocher qui parle des « routes grises du granit » (*OCZ*, 210), des « chaussées de l'asphalte » (*OCZ*, 210) et des « autres méridiens et tropiques, auxquels on

nous a déplacés » (OCZ, 196). Ces lignes traversent et créent non seulement l'espace, mais aussi l'homme :

alors mes soixante kilogrammes de viande / la forme de mon visage / le timbre de ma voix / la ligne de mes épaules / les jambes qui font déplacer le tout d'un endroit à l'autre / ces cadres avars de ma réalité me limitent et me situent / je suis donc une ligne tordue et écrasée.¹⁹

Ou encore :

moi le point dans l'espace / les bras m'entourent comme des serpents de paradis / pour que je puisse pêcher et demander pardon / moi la ligne horizontale / moi la ligne verticale / [...] / Car la frontière entre le monde et moi / traverse mes propres entrailles / comme la scie qui coupe le bois / comme le pli d'un éventail.²⁰

Les limites du corps sont des corollaires spatiaux, comme si l'expérience humaine ne pouvait être exprimée, comme le dit Ricoeur, sans se référer aux distances inscrites dans l'espace²¹. Dans cette perspective le corps n'est qu'une fonction de l'espace : « Nous sommes composés de lignes véritables à chaque instant différemment combinables, des paquets de lignes, longitudes et latitudes, tropiques, méridiens, etc. Il n'y a pas de monoflux. L'analyse de l'inconscient devrait être une géographie plutôt qu'une histoire »²². Les métaphores cartographiques de Bruno Durocher échafaudent sur les rapports spatiaux la vision de l'homme et sa relation au monde : l'homme n'y est qu'un point qui vit, c'est-à-dire est en mouvement – les mots « vie » et « mouvement » y sont souvent associés²³ –

¹⁹ B. Durocher, *Le temps de l'ombre*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, op. cit., p. 224.

²⁰ B. Durocher, *Nouvelle dimension de l'attente*, op. cit., p. 372.

²¹ Cf. P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2003, p. 18.

²² G. Deleuze, C. Parnet, *Dialogues*, op. cit., s. 122.

²³ Dans ses traductions des poèmes du polonais en français et du français en polonais, Bruno Durocher remplace le mot « la vie » par « le mouvement » et inversement. Cf. B. Kamiński-Durocher, *Obraz Człowieka*, op. cit., p. 16 et B. Durocher, *Premières formes de l'étonnement*, op. cit., p. 38.

et qui crée les lignes horizontales et verticales qui, comme un rhizome, se lient et se séparent : « Bien voir, comme dit Deligny, que ces lignes ne veulent rien dire. C'est une affaire de cartographie. Elles nous composent, comme elles composent notre carte. Elles se transforment, et elles peuvent même passer l'une dans l'autre. Rhizome. À coup sûr elles n'ont rien à voir avec le langage, c'est au contraire le langage qui doit les suivre, c'est l'écriture qui doit s'en nourrir entre ses propres lignes. À coup sûr elles n'ont rien à voir avec un signifiant, avec une détermination d'un sujet par le signifiant ; c'est plutôt le signifiant qui surgit au niveau le plus durci d'une de ces lignes, le sujet qui naît au niveau le plus bas. [...] Deligny invoque un Corps commun sur lequel ces lignes s'inscrivent, comme autant de segments, de seuils ou de quanta, de territorialités, de déterritorialisations ou de reterritorialisations » (*MP*, 248).

Or, si les métaphores cartographiques échafaudent l'univers poétique de Bruno Durocher et si son écriture revêt, avec les descriptions des espaces : paysages, villes et pays, un caractère territorial, l'image du rhizome y est plutôt remplacée par l'image d'un arbre : enraciné, immobile et vertical. C'est donc un univers où s'impose une métaphore qui, selon Deleuze et Guattari, a dominé la pensée occidentale : « C'est curieux, comme l'arbre a dominé la réalité occidentale et toute la pensée occidentale, de la botanique à la biologie, l'anatomie, mais aussi la gnoséologie, la théologie, l'ontologie, toute la philosophie... : le fondement-racine, Grund, roots et foundations » (*MP*, 28). Pour le poète son déracinement – il se nomme lui-même « une plante déracinée » (*LH*, 284) – constitue un manque et un abîme, un obstacle à la vie et une source de souffrance. C'est aussi une raison de son altérité et de sa séparation des autres :

Vous autres, qui marchez chaque jour à travers les mêmes rues, vos pieds touchent toujours les mêmes pavés, vous habitez les mêmes maisons depuis des générations [...]. Rien à dire, vous vivez. C'est à travers

vous que s'écoule la vie de la nation, les courants des générations. Vous avez des racines. (*LH*, 400)

Par conséquent, les tentatives d'enracinement, d'ancrage en terre, de création d'un territoire traversent toute l'œuvre de Durocher :

J'étais l'arbre qui fleurissait sur la terre lointaine / ma tête soulevée par une aile d'oiseau / mon œil / engendrait mes fleurs et mes feuilles / la couronne pathétique qui grandissait chaque jour / j'étais mon jardinier et mon grain / les jours / toutes les nuits / je découvrais le continent de mon corps / [...] / Je vous abandonne les fibres de mon passé / les veines d'or et d'ouragan / car moi-arbre-jardinier / j'ai pris mon corps dans les bras de mes branches / et comme un sorcier je lui ai donné de nouvelles racines / des feuilles et des fleurs.²⁴

On trouve dans ce fragment l'espérance et la langueur du psalmiste pour lequel heureux est celui qui, comme un arbre planté près d'un cours d'eau, « donne son fruit en son temps, et dont le feuillage ne se flétrit pas : tout ce qu'il fait réussit »²⁵. Cette espérance se montrera vaine et la langueur inassouvie. Les derniers textes de Durocher se laisseront hanter par le mot « étranger » qui, choisi pour le titre de son dernier recueil poétique, constituera le point final de sa création, où il témoignera :

Moi sans peuple / arbre aux racines partout déployées / mille fois tué / ressuscité mille fois / mes branches aux couleurs multiples / de la terre au ciel [...] / Je suis un arbre / je ne peux pas m'enfuir de ces lieux / je suis prisonnier de mes racines / et je tourne avec la terre / la course éternelle sans commencement et sans fin sans fin / pour un jour périr dans le feu qui brûle déjà à la limite de l'horizon. (*ETR*, 917-918)

La ligne de l'horizon, qui ouvrait les premiers chapitres de son autobiographie, « Le livre de l'homme », constitue ici non pas un endroit invitant à le parcourir, mais plutôt à s'y immobiliser, y mourir, partageant le sort, promis par le psaume, des impies « que chasse le vent ».

Les textes qui s'étendent entre le premier recueil français de Bruno Durocher « Morceau de Terre », son

²⁴ B. Durocher, *Nouvelle dimension de l'attente*, op. cit., p. 430.

²⁵ Ps 1, 3-4, <https://bible.catholique.org/ps/4426-psaume-1>.

autobiographie fictionnelle « Le livre de l'homme » et son dernier recueil – cité ci-dessus – « Étranger », sont ancrés dans un espace où se croisent les mouvements de déterritorialisation et reterritorialisation. C'est un espace précisément défini de lieux géographiques – Cracovie, Mauthausen, Paris et Jérusalem – qui n'existent que dressés sur une carte sans territoire. Car le territoire y est remplacé par un souvenir et un rêve. Le corps-sujet y trace des lignes et s'enracine dans ces non lieux, devenant ainsi un « corps plein de la Terre »²⁶, mais un corps étranger : « La déterritorialisation et la reterritorialisation se croisent dans le double devenir. On ne peut plus guère distinguer l'autochtone de l'étranger, parce que l'étranger devient autochtone chez l'autre qui ne l'est pas, en même temps que l'autochtone devient étranger, à soi-même, à sa propre classe, à sa propre nation, à sa propre langue »²⁷.

²⁶ G. Deleuze, F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 1, L'anti-œdipe*, Paris, Minuit, 1972-1973, p. 184.

²⁷ G. Deleuze, F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, op. cit., p. 105.

bibliographie

- Durocher B., *Étranger*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, Paris, Caractères, 2012.
- Durocher B., *Nouvelle dimension de l'attente*, [dans :] *Idem. Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, Paris, Caractères, 2012.
- Durocher B., *Résurrection*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, Paris, Caractères, 2012.
- Durocher B., *Le temps de l'ombre*, [dans :] *Idem. Œuvres complètes. À l'image de l'homme*, Paris, Caractères, 2012.
- Durocher B., *Le livre de l'homme*, [dans :] *Idem. Œuvres complètes. Les mille bouches de l'homme*, Paris, Caractères, 2013.
- Durocher-Kamiński B., *Obraz Człowieka*, 1989, inédit.
- Deleuze G., Guattari F., *Capitalisme et schizophrénie 1. L'anti-œdipe*, Paris, Minuit, 1972-1973.
- Deleuze G., Guattari F., *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- Deleuze G., Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Minuit, 1991.
- Deleuze G., Parnet C., *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996.
- Mestas J.-P., *La forme du jour (portrait d'un poète)*, Paris, Caractères, 1975.
- Ps 1, 3-4, <https://bible.catholique.org/ps/4426-psaume-1>.

abstract

Thinking territory, living deterritorialisation – “territorial” poetics of Bruno Durocher

The paper aims at describing and interpreting works of polish-french poet Bruno Kamiński-Durocher demonstrating how strongly it is anchored in the author's biography, space and the places he inhabits and tames. This analysis is structured with the notion of territory and what Deleuze and Guattari refer to as territorialisation, deterritorialisation and reterritorialisation. They are used to mark the Territory sought in vain by narrators and lyrical subjects of Durocher's works. I follow the authors of *What Is Philosophy* in believing that “thinking takes place in the relationship of territory and the earth” in making this relation and how it reflects in works by Bronisław Kamiński, a focal point of my interest in this paper.

keywords

Durocher, poetics, territory, deterritorialisation

mots-clés

Durocher, poétique, territoire, déterritorialisation

jadwiga bodzińska-bobkowska

Diplômée en lettres et langues romanes et cultural studies à l'Université de Gdańsk ainsi que d'études post-diplôme en traductions spécialisées à l'Université de Varsovie, Jadwiga Bodzińska-Bobkowska a également étudié, dans le cadre de bourses et d'échanges universitaires, à l'Université Jagellon de Cracovie et à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Enseignante-assistante à l'Institut de Philologie Romane à l'Université de Gdańsk, elle y poursuit aussi sa formation doctorale. Dans son travail scientifique elle s'occupe des espaces frontaliers des arts, des cultures et des identités, ainsi que de la théorie et de la pratique de la traduction.